

1

Cauchemars

Vallée des Eaux-Clares, 21 novembre 1918

Jean plongea sa main dans un des cageots de pommes entreposés sous le hangar. Il porta un fruit à sa bouche et croqua un morceau qu'il recracha. La chair était jaunie et âcre.

« Trop tard, ça n'aura servi à rien, tout ce boulot... »

Claire avait tenu à sauver la récolte de l'année, certaine qu'il rentrerait à temps pour relancer la fabrication des « Cidres Dumont ». C'était une belle preuve d'amour.

« Elle pensait me faire plaisir... et moi, j'ai du mal à m'intéresser à tout ça, maintenant. »

Il jeta un coup d'œil désabusé sur le pressoir et les fûts alignés. Travailler ses parcelles de terre, obtenir des vignes et du verger le meilleur rendement, cela l'avait passionné des années. Depuis, il y avait eu la guerre.

« Quelle engeance! pesta-t-il. Quatre ans loin de sa famille, à se demander si on la reverra un jour. Quatre ans à croire que l'on va mourir le lendemain, et puis non, je suis encore là... »

À l'aube de ses quarante-deux ans, Jean Dumont aurait dû se réjouir d'avoir survécu à l'enfer des tranchées et des champs de bataille. Tant d'autres ne respiraient pas le parfum de la pluie, ne sentaient plus ni le froid ni le chaud. Des camarades d'un soir, des inconnus qui, le temps de leur agonie, lui étaient devenus proches.

– Qu'est-ce que j'ai à broyer du noir? ajouta-t-il tout haut. Mon copain Léon est vivant, lui aussi, et il ne se pose pas tant de questions. Dix jours que je suis de retour, et je tourne comme un lion en cage.

Il décocha un coup de pied dans une caisse en planches. Il sortit au grand air. Rien n'avait changé: les falaises dressaient leurs murailles grises, les saules bordant la rivière étaient exactement à la même place, ainsi que les toits du Moulin du Loup. La vallée s'étendait, en toilette d'automne, grise et rousse.

«Je ferais mieux de rentrer, se dit-il en marchant vers sa bicyclette. Claire devait me rejoindre, mais il vente dur. Autant lui éviter le chemin...»

Claire. Son esprit lui renvoya en une seconde le beau visage de son épouse. Fidèle, amoureuse comme au premier jour de leur rencontre, elle était la seule capable de lui offrir des instants d'oubli, grâce aux délices retrouvées de son corps, de sa tendresse. Il allait rentrer le plus vite possible, l'attirer dans la chambre et tirer le verrou.

«On se blottira sous l'édredon, tout nus, pensa-t-il. Il n'y a que ça de vrai, sa peau contre la mienne, sa chair toute douce.»

Jean boutonna sa veste et enfonça sa casquette. À hauteur de la cabane qu'il avait construite une dizaine d'années plus tôt, un bruit insolite l'arrêta. Cela ressemblait à des gémissements, à des plaintes.

«Tiens, qu'est-ce qui se passe ici? C'est bizarre se dit-il.»

Avec un soupir, il reposa sa machine et contourna la bâtisse à la peinture verte écaillée. La porte était entrebâillée de quelques centimètres.

«Où est passé le cadenas, bon sang? J'ai mes outils à l'intérieur.»

Il resta planté sur le seuil. Râteau, fourche, bêche étaient rangés contre la cloison. La petite table, les deux tabourets, le matériel de pêche étaient disposés au fond. La cabane semblait en ordre, cependant Jean perçut nettement une respiration rapide. Il marcha jusqu'au lit en fer, où il faisait parfois la sieste.

Un cri aigu résonna à ses pieds, suivi d'un sanglot. Jean se jeta à genoux et se pencha. Une fillette était cachée sous le sommier. Elle le fixait d'un air hagard, de grosses larmes coulant sur son visage.

– Qu'est-ce que tu fais là, petite? Voyons, n'aie pas peur,

je ne vais pas te gronder! Tu m'as entendu venir et tu t'es cachée?

Il lui tendit la main. Elle ferma les yeux, se recroquevillant davantage contre le mur. Jean attendit un peu.

«Elle a peur, très peur. Je ne dois pas la brusquer.» pensa-t-il.

Des images revenaient, d'une précision effarante: un gamin de dix-huit ans, le ventre ouvert, qui appelait sa mère, cramponné à son bras... qui lui criait, le regard fou: «Dis, Jean, j'vais pas crever, hein, Jean, faut que je rentre à la maison. J'ai la trouille, aide-moi, conduis-moi à l'hôpital!»

Mais l'hôpital était bien trop loin, les infirmiers également. Les obus pleuvaient, l'air vibrait de détonations, la mort frappait au hasard. La gosse sous le lit avait le même regard terrifié.

– Petite, cet endroit m'appartient, j'habite au *Moulin du Loup*, tu le connais, le Moulin? Ma femme, c'est Claire Roy. De quoi as-tu si peur? Dis-le-moi, je te défendrai, va!

Il s'étendit à même le plancher pour mieux regarder la fillette. Elle scrutait son visage. Il lui sourit.

– On peut discuter comme ça, mais on serait mieux debout. Tu veux bien me dire ton prénom? Moi, c'est Jean.

– Pia!

– Pia? Tu ne serais pas une enfant des Italiens logés à Chamoulard, chez le vieux Vincent?

– Si, monsieur... Je la connais, madame Claire.

– Alors, viens donc, je suis le père de Faustine, tu peux me faire confiance.

Jean tendit à nouveau la main. Cette fois, les doigts de Pia s'y agrippèrent. Il l'aida à s'extirper de sa cachette. Son cœur manqua un battement devant le gilet maculé de boue, le corsage déchiré, la jupe tachée de sang. C'était une enfant maigre, aux longs cheveux bruns et raides, au visage étroit mangé par de grands yeux noirs.

– Qui t'a fait mal? Un homme?

Pia fit signe que oui d'un hochement de tête véhément. Elle claquait des dents, les bras croisés devant sa poitrine à peine formée, dans l'espoir de la dissimuler. Ce triste spectacle bouleversa Jean.

– Pauvre mignonne, tu as froid! Je vais t’emmener au Moulin; Claire te soignera. Il y a César et Thérèse, là-bas. Tu les connais, ils vont à l’école du bourg.

– Oui, monsieur! répondit-elle d’un ton rassuré.

Il ôta sa veste fourrée et en enveloppa Pia qui se remit à pleurer.

– J’ai plus mon gilet... Maman me grondera.

– Je reviendrai le chercher, ne t’inquiète pas.

Il parlait d’une voix paisible et rassurante, malgré la colère prête à l’envahir tout entier. Quel type était assez malade, dans la région, pour s’en prendre à une fille si jeune? Il n’osa pas l’interroger.

*

Claire étalait de la pâte à tarte. Des chansons lui venaient aux lèvres, des refrains d’amour. Le retour de Jean la rendait ivre d’une joie profonde. Après dix jours, elle ne s’était pas encore calmée. Elle avait envie de cuisiner, de briquer chaque meuble, de se lancer dans des lessives inutiles, la maison étant impeccable du grenier au cellier. C’était une belle femme aux longs cheveux bruns, au teint de pêche. Son regard noir brillait d’une vive tendresse pour ceux qu’elle aimait, pour les bêtes et les plantes. Sa bouche couleur cerise se fendait d’un sourire extasié. De taille moyenne, elle paraissait mince et vive malgré une poitrine arrogante et des hanches rondes.

« Nous avons eu tant de chance! se répétait-elle. Matthieu et Denis ont été blessés, mais rien de grave. J’ai mon Jean, et Raymonde a enfin retrouvé son Léon. »

Raymonde, sa servante depuis des années, était bien plus que ça: c’était presque une sœur. Aussi blonde que Claire était brune, un blond nuancé de châtain, elle avait séduit par son rire audacieux, son joli minois et son corps plantureux le meilleur ami de Jean, Léon. Ce joyeux drille au grand cœur occupait des fonctions diverses, tour à tour palefrenier, bûcheron ou jardinier. Sa silhouette dégingandée, sa longue figure mobile et sa tignasse rousse n’en

faisaient pas forcément un beau garçon, mais il avait l'art de se rendre sympathique et de mêler la gentillesse à une sagesse toute populaire.

Lui, ses années de guerre s'étaient passées au fond de la campagne allemande, comme employé agricole dans une porcherie. Les prisonniers, d'après son récit, avaient une « sacrée veine ». Léon mangeait à sa faim, loin de la ligne de feu.

Le matin où Jean et Denis étaient revenus ensemble au Moulin, deux jours après l'armistice, Raymonde avait dû faire bonne figure afin de ne pas gâcher la liesse des retrouvailles. Toute la famille s'était évertuée à la rassurer, lui répétant que Léon ne tarderait pas à rentrer, puisque la guerre était finie. Les enfants du couple, César, un garçon fort et avisé pour ses treize ans, et Thérèse, une fillette de huit ans – le portrait de Raymonde au même âge – guettaient le retour de leur père du matin au soir.

Le petit miracle avait eu lieu deux jours auparavant, pendant le repas de midi. Fidèle à sa nature malicieuse, Léon s'était introduit dans la maison par le cellier et il en avait surgi les bras chargés de bûches, surprenant tout le monde avec sa mine réjouie des jours heureux, comme si rien ne s'était passé. Surprise, Raymonde avait failli le gifler de saisissement, avant de se mettre à pleurer toutes les larmes de son corps, blottie contre son homme.

« Ah, ce brave Léon, il nous a fait une belle peur, mais il est enfin là lui aussi. » ajouta Claire qui se demandait une fois de plus pourquoi sa famille avait été épargnée, alors que la guerre avait fait des millions de morts. Son jeune frère, Matthieu, blessé à une hanche, boitait un peu, mais il était auréolé du prestige des soldats décorés d'une médaille militaire.

« Denis a été mobilisé tardivement, Dieu merci! Faustine s'inquiétait tant. »

Claire songea à son voisin Bertrand Giraud, le père de Denis. C'était le plus atteint. Il avait perdu un œil et souffrait des poumons.

« Nous sommes une grande famille, à présent. Faustine et Denis vont se fiancer au printemps! se dit-elle. L'époque des

inimitiés entre les Giraud et les Roy sera bien terminée. Ma cousine a épousé Bertrand, elle lui a donné une adorable petite fille. C'est son tour d'être la dame du domaine de Ponriant. Elle, au moins, s'y plaît, ce qui n'était pas mon cas.»

Les souvenirs amers du passé affluaient. Les quatre ans de guerre avaient causé indirectement le suicide de son père. Le maître-papetier Colin Roy reposait au cimetière, en compagnie de sa première femme, Hortense, du vieux Basile Drujon, le plus cher ami de Claire, mais aussi de Frédéric Giraud, l'homme qu'elle avait dû épouser vingt ans plus tôt pour sauver le Moulin de la faillite. Cette union l'avait amenée à vivre à Ponriant, où elle dépérissait, incomprise et brutalisée par un mari jaloux qui s'adonnait aussi à la boisson.

La jeune femme commença à garnir la pâte de compote. Elle voulait tirer un trait sur les drames révolus, et surtout être heureuse. Cela l'empêchait de s'alarmer des expressions tragiques de Jean qui, comme des vagues soudaines, ternissaient d'un coup l'éclat de ses beaux yeux bleus et conféraient un pli amer à sa bouche. La nuit dernière, il s'était éveillé en sueur, haletant.

«Il revient de l'enfer, comme il dit... Bientôt, ça ira mieux. Ce doit être difficile de reprendre la vie ordinaire, même entouré de l'affection des siens.»

Loupiote se rua vers la porte en aboyant. À dix ans, la louve était d'une taille imposante. Son poitrail s'ornait d'un jabot de fourrure grise. Gardienne redoutable, elle se montrait plus vigilante depuis que son vieux père, Sauvageon, peinait à se déplacer. Claire considérait les deux bêtes comme des chiens ordinaires, malgré leur sang de loup. Tout le monde, au bourg et dans la vallée, connaissait leur histoire. Sauvageon était né des amours de Moïse, le chien du Moulin, avec une louve. La bête fauve, abattue par Frédéric Giraud une nuit de neige, laissait un rejeton que Claire avait adopté et élevé. Entre l'animal et la jeune fille, des liens uniques s'étaient tissés. Des années plus tard, le chien coupé de loup avait pris une louve pour compagne. Des petits avaient vu le jour, dans une grotte proche du Moulin, mais là encore un seul devait survivre. La mère avait

été tuée par le garde champêtre. Révoltée, Claire avait recueilli une boule de poils gris, une femelle que les enfants avaient baptisée Loupiote.

– Sois sage, ma belle! Couchée!

L'animal obéit aussitôt. Deux minutes plus tard, Jean entra, tenant contre lui une fillette.

– Mais c'est Pia! s'écria la jeune femme.

Claire s'approcha et ôta avec délicatesse la veste de Jean. Ce qu'elle comprit à la vue des vêtements la fit pâlir.

– J'ai préféré te l'amener, elle s'était réfugiée sous le lit de la cabane. Elle parlera mieux, sans doute, avec toi!

– Tu as bien fait, je connais ses parents. Pia, viens avec moi dans la salle de bains et je te prêterai une ancienne robe de Faustine.

– Oui, madame...

Ce n'était qu'un souffle timide. Jean s'étonna :

– Pourquoi es-tu seule, Claire? Où sont les autres? Thérèse, César? Il n'y a pas école, aujourd'hui, pourtant!

– Raymonde et les enfants sont partis à Puymoyen, et Léon a pris le car pour Angoulême. Je t'expliquerai plus tard, ce n'était pas prévu.

Jean se servit du vin, s'assit près de la cheminée et se roula une cigarette. L'incident le rendait nerveux. Il avait envie de calme, de chaleur, de plaisir, mais dès qu'il en jouissait une sensation de culpabilité venait tout gâcher. Au début de la guerre, pendant les premiers affrontements, il s'était estimé un homme ordinaire, qui défendait sa patrie et sa famille contre l'ennemi. Ensuite, dans les tranchées, il s'était aperçu de sa résistance au froid, à la faim et à la violence, ce qu'il attribuait aux tourments endurés très jeune, en colonie pénitentiaire.

«J'ai la peau dure!» se disait-il chaque matin.

Des morts, il en avait vu des centaines, en quatre ans de combats acharnés, mais le pire, c'étaient les agonisants et les blessés. Leurs gémissements et leurs regards voilés par la douleur étaient épouvantables.

«Cette pauvre gamine, se dit-il, elle aussi semblait souffrir ainsi.»

Jean avait perdu au bain de l'île d'Hyères son petit frère Lucien, qui était mort après avoir été violé par un surveillant et d'autres détenus. Un chagrin dont il ne guérirait jamais tout à fait. Cela l'avait rendu trop protecteur vis-à-vis de sa fille unique, et d'une sensibilité extrême dès que l'innocence d'un enfant était menacée.

«Si un salaud a abusé de Pia, je le retrouverai et il regrettera d'être né.»

Il serra les poings avec tant de force que ses ongles meurtrirent la chair de ses paumes.

«Je n'ai pas compté le nombre de soldats allemands que j'ai tués, au front; je ne serai jamais jugé pour ça. Mais si je supprime ce sale type, je risque de retourner en prison.»

Furibond, Jean jeta son mégot, les mâchoires crispées. Ses larges yeux bleus, ourlés de cils noirs, très longs et fournis, s'attachèrent aux flammes. Ses traits s'étaient affirmés, ses boucles brunes avaient fait place à une coupe rase qui lui donnait un air sévère.

«Quelle engeance, ce monde!» soupira-t-il.

À l'étage, Claire fit couler un bain à Pia. Elle la savait âgée de douze ans, malgré son apparence frêle et sa petite taille. Pour ne pas la gêner, elle lui tourna le dos, mais elle avait eu le temps de voir du sang entre les cuisses graciles. Une immense compassion brisait le cœur de la jeune femme. Il y avait eu viol...

– L'homme, il m'a fait ce que le père fait à ma mère, le soir! avoua-t-elle à l'oreille de Claire. J'ai eu si mal au ventre, madame. Après, je me suis sauvée, mais j'avais peur qu'il me cherche. J'ai couru très vite et je me suis cachée dans la cabane.

La vision de la poitrine marbrée d'ecchymoses et des épaules menues était navrante. Pia gardait la tête baissée, honteuse de sa nudité.

– Sors de l'eau maintenant, je voulais juste te laver et te réchauffer un peu!

Claire l'enveloppa d'un drap de bain en coton épais et la frictionna.

– Cet homme, tu l’as vu, Pia? Tu le reconnaîtrais...

– Non, mais faut rien dire au père. Ni à la mère. Je vous en prie, madame, faut rien dire...

Pia se laissa habiller avec des affaires de Faustine, conservées dans l’armoire du palier, parfumées par les sachets de lavande séchée que Raymonde plaçait dans le linge mis de côté.

– Décris-moi l’homme, ma mignonne, implora Claire. Est-ce que tu connais son nom? Tu n’oses peut-être pas me le dire?

– Il faisait noir, il portait un bonnet...

La réponse marmonnée surprit la jeune femme. Doucement, elle lui demanda à nouveau.

– C’était arrivé depuis longtemps quand mon mari t’a trouvée? Où étais-tu, avant qu’il fasse noir...

– Dans la vieille bergerie, celle creusée dans la pierre. Le père, il conserve nos pommes de terre là-bas; je devais en rapporter un cabas.

– L’ancienne bergerie du vieux Vincent!

Claire ne flânait guère au-delà de la cabane de Jean et de sa plantation quand elle lui rendait visite. Mais, à cheval, elle s’était souvent promenée jusqu’à Chamoulard. Elle se souvenait très bien d’une grotte basse, agrandie par les gens du coin, qui avait servi d’habitation trois siècles auparavant, puis d’étable et de bergerie. C’était une cavité profonde et vaste, fermée par une palissade. Il devait y faire sombre, un jour gris comme celui-ci.

Pia déclara, d’un ton saccadé:

– Je prenais des pommes de terre, et il m’a entraînée au fond. J’ai eu tellement peur que je pouvais même pas crier...

– Mon mari et moi, nous allons te raccompagner chez tes parents.

Les trois familles d’immigrés italiens de la vallée vivaient dans des conditions misérables. Le maire de Puymoyen, monsieur Vignier, déplorait leur présence. Pourtant, ces familles comptaient six hommes valides, jeunes et dans la force de l’âge, qui avaient travaillé pendant plus de trois ans pour des salaires ridicules et pour un toit très précaire. Pia

parlait un français correct, car, ainsi que les autres enfants venus de Toscane, elle fréquentait l'école du bourg.

– Madame, tu promets de pas le dire à mon père?

Claire soupira, ne sachant que faire. Il lui paraissait impossible de taire aux Sandrelli l'acte criminel dont Pia avait été victime.

– Tu n'as rien fait de mal, ma chérie! Tes parents devraient alerter les gendarmes. Il ne faudra plus te rendre seule dans la grotte.

La fillette éclata en sanglots. Claire supposa que Giuseppe Sandrelli cachait sa récolte de pommes de terre, une façon d'assurer des provisions de nourriture et d'échapper aux solliciteurs. Les magasins étaient encore mal approvisionnés, et l'argent se faisait rare dans bien des foyers. Quelqu'un avait pu observer les expéditions discrètes de Pia et la surprendre.

– Viens, ta mère doit se tracasser. Les vêtements, je t'en fais cadeau, d'accord?

Pia passa la main sur la jolie robe en laine rouge ourlée de festons verts. Claire lui avait mis des bas chauds, un jupon brodé en lin et une chemise de corps en satin. L'idée de posséder des habits aussi beaux sembla la consoler un peu.

Jean bondit de sa chaise en les voyant descendre. Debout derrière Pia, Claire lui lança un regard expressif qui confirma ses doutes.

– Bon sang! jura-t-il. Il faut coffrer ce fumier!

– Tu lui fais peur à crier aussi fort! coupa sa femme. J'attelle Sirius, nous prendrons le cabriolet. Je tiens à la ramener chez elle.

– Bien sûr! Dépêchons-nous.

Pia caressa le grand cheval blanc, puis les chèvres parquées de l'autre côté d'une barrière en planches. Claire dégagea le léger véhicule en bois, sans capote, qui provenait des écuries de Ponriant. Sa calèche avait été réquisitionnée en 1914 et Bertrand, l'été précédent, lui avait donné ce cabriolet en bon état, mais peu pratique assurément.

– Bah, je rachèterai bientôt une automobile! lança Jean en bouclant le harnachement de Sirius.

– Nous n’avons pas les moyens, protesta-t-elle. J’ai eu beau faire attention, l’argent file très vite...

Il haussa les épaules, gêné par la présence de Pia. La jeune fille avait une mine résignée, mais ne se plaignait pas.

– Si je te donnais une chèvre et son petit! proposa soudain Claire. La noire et blanche, Miqua, c’est une bonne laitière. Et je devrais dire sa petite, car c’est une chevrette. Ta mère serait contente, vous pourriez manger du caillé frais.

La jeune femme pensait qu’un cadeau de ce genre serait utile à la famille d’immigrés. Elle avait souvent croisé le père, Giuseppe, un homme taciturne, brun de peau, qui était maçon chez lui avant son exil en Charente.

– C’est gentil, m’dame, merci beaucoup... balbutia Pia.

Ils firent le trajet en silence. Claire et sa protégée, assises sur la banquette arrière, tenaient les deux chèvres à pleins bras, une main posée sur la corde nouée autour de leur cou. Jean menait le cheval au pas afin d’éviter les cahots. Ils passèrent devant la grotte aménagée.

– Oh là! Sirius, à l’arrêt... Je peux récupérer ton cabas, si tu veux, Pia, et des patates par la même occasion.

Elle n’eut pas le temps de répondre. Giuseppe Sandrelli et son fils aîné Federico sortirent de la pénombre. Jean sauta du siège et marcha vers eux.

– Madame, ton monsieur va le dire au père... gémit-elle d’un ton apeuré.

– Nous sommes obligés de lui avouer la vérité, ma pauvre petite! ajouta Claire.

Le conciliabule entre les trois hommes fut animé. Giuseppe levait les bras au ciel, montrait le poing. Federico, après un juron dans sa langue natale, vint chercher sa sœur.

– Descends de là, Pia, et c’est quoi, ces habits?

– Je les lui donne! dit Claire d’un ton ferme. Les chèvres aussi.

– On ne demande pas l’aumône, madame! rétorqua le jeune homme.

Il saisit Pia au poignet, l’obligeant à descendre. Alors qu’il poussait la petite en larmes devant lui, en direction de la ferme située à deux cents mètres, Claire les rattrapa.

– Prenez aussi ces chèvres. J’ai eu beaucoup de naissances dans le troupeau; je gaspillerai bientôt du lait. C’est de bon cœur, mon garçon. Ta mère ne refusera pas non plus ces vêtements.

Giuseppe serra la main de Jean. Il salua Claire en soulevant sa casquette et il s’éloigna à son tour d’un pas rapide. Jean se grattait la tête, médusé.

– Comment ont-ils pris la nouvelle, Jean? Mal, je suppose...

– Je n’ai pas tout compris, ce type était furieux, il parlait davantage en italien. Mais j’ai failli lui casser la gueule!

– Jean, enfin! Tu es bien placé pour comprendre sa réaction. Souviens-toi, quand Faustine avait le même âge... Tu étais fou de rage, quand elle se laissait embrasser par des garçons...

– C’était différent, Claire! Il s’agissait de jeux stupides; ma fille s’inventait des fiancés, et il fallait bien lui mettre du plomb dans la cervelle! Là, un fumier a usé de cette gosse. Figure-toi que le père de Pia l’accuse d’avoir lambiné en chemin, d’être une coureuse. Il voudrait la renvoyer au pays, dans un couvent. Il ne pense qu’à l’honneur de sa famille et à je-ne-sais-quoi d’autre...

– J’aurais dû lui parler, moi, je suis sûre que tu n’as pas su t’y prendre.

Jean aida Claire à monter dans le cabriolet. Il s’assit à ses côtés et reprit les guides.

– Je n’avais pas besoin d’être mêlé à ça, bordel!

– Ne sois pas grossier, par pitié! Si tu ne l’avais pas trouvée, cette malheureuse enfant, elle pleurerait encore, toute seule, terrifiée. J’ai pu lui expliquer un peu la situation, la rassurer. Mais il me reste une drôle d’impression.

– Laquelle?

– Que ce n’était peut-être pas la première fois... Enfin, je m’appuie sur des détails, ce genre de faits dont on ne discute pas avec un homme.

Jean fronça les sourcils, mais il ne posa pas de questions. Ils se turent jusqu’au pont. Un lapin détala du talus, coupant la route qui montait au domaine des Giraud.

– Si nous allions à Ponriant, rendre visite à Bertille et à Bertrand! suggéra Claire. Je n’ai pas vu ma cousine depuis trois jours au moins, ni la petite Clara. Et je préférerais les prévenir, pour Pia. Ils ont peut-être vu un rôdeur.

– Tu iras demain. Si tu savais à quoi je pensais, en montant sur la bicyclette... Une sieste dans notre chambre, les rideaux tirés. Il n’est pas trop tard...

Sirius galopait sur le chemin des Falaises, en direction du Moulin. Jean ne chercha pas à le ralentir. Claire cacha sa tristesse. Elle était bouleversée par l’incident et avait besoin d’en discuter.

– Non, demain, je passerai chez les Sandrelli pour voir Pia. J’ai de la peine, quand je pense que...

– Je t’en prie, Claire, j’aimerais me changer les idées.

Elle hocha la tête, un peu déçue. Jean faisait preuve d’un caractère irritable depuis son retour. Il se montrait impatient, avide de tout ce dont il avait été privé, la nourriture, le bon vin, le corps de sa femme aussi. Il détela le cheval rapidement et traversa la cour sans se retourner.

– Je t’attends en haut, Claire!

Claire retint sa contrariété. Pourtant, elle le rejoignit après une rapide toilette. La pièce était plongée dans la pénombre, les volets clos. Jean fumait, allongé nu sur le lit.

– Mets le verrou, nous serons plus tranquilles.

– Je n’ai pas l’esprit à la bagatelle! Juste après cette histoire affreuse...

– Si j’avais dû renoncer aux permissions chaque fois qu’un copain prenait un obus, je serais devenu fou... Câlinette, viens, je t’en prie...

Elle céda, se déshabilla et s’avança jusqu’à lui dans sa chemisette en fine dentelle.

– Embrasse-moi au moins? Tu ne m’embrasses presque plus.

Jean appuya son front entre ses seins plus lourds que jadis, referma ses mains sur sa taille souple. Il la renversa aussitôt et la pénétra sans une caresse. Réticente dans un premier temps, prête à pleurer, Claire succomba vite au plaisir. Ils étaient seuls dans la maison; elle se laissa aller à

des cris d'extase; elle griffa le dos musculeux dont elle parcourait les creux et les rondeurs. Il répondit à son ardeur par une plainte rauque, un dernier assaut frénétique. Quelques secondes plus tard, il sanglotait, le visage enfoui dans l'oreiller.

— Jean! Mon amour, mon tendre amour... Qu'est-ce que tu as?

— Pardonne-moi, bredouilla-t-il. Je te traite comme une putain, sinon je n'arriverais pas... Excuse-moi, Claire, tu mérites mieux.

Elle se sentit glacée. Un soupçon lui revint en tête.

— Jean, explique-toi... Tu étais tendre, la nuit de ton retour, tu m'as enlacée, contemplée. Tu me disais que j'étais toujours belle, que tu avais rêvé de moi et que cela te suffisait de me retrouver. Et puis, petit à petit, tu t'es comporté comme une brute. Et depuis quelque temps tu n'en as jamais assez... Dis-moi la vérité... Tu couchais avec des prostituées pendant tes permissions?

— Oui! avoua-t-il en se redressant. Je ne suis pas meilleur que les autres types, c'était l'unique façon d'oublier la mort, la puanteur des cadavres: une fille qui vous cajole, parfumée, douce, docile. Je ne les regardais pas, je voulais jouir, et le plus possible. Un de mes potes répétait qu'on avait le droit de s'accorder du bon temps, que nous étions condamnés. On nous expédiait droit vers les tireurs allemands, avec nos baïonnettes de merde! Il faut me croire, ce qu'on a enduré, c'était bien pire que l'enfer. Nos supérieurs n'hésitaient pas à nous viser si on rechignait à l'assaut.

Claire aurait voulu se lever, s'enfuir, mais elle se raisonna. Le cœur endolori, elle fit un effort pour comprendre. Quelle épouse pouvait vraiment imaginer le quotidien des soldats, leur détresse et la peur qui les rongait...

— Je suis sotte de t'avoir demandé ça. Je m'en doutais et je jugeais inutile d'en être certaine. C'était un autre monde, une autre vie que la nôtre. Et pendant des années. Je ne t'en veux pas, Jean, seulement j'ai mal, très mal, je suis triste... J'espérais que tu m'aimais assez pour ne pas me tromper... Enfin, ce n'est plus la peine d'en parler... Les femmes

croient toujours au grand amour... Allez, repose-toi, j'ai du travail en bas.

Jean fit le geste de la retenir, mais sa main retomba.

– Bon sang, Claire, chaque soir, je me disais : « Demain, je vais crever comme les autres. » Dans ma tête, je te faisais mes adieux. Tu aurais fini par te remarier si je n'étais pas revenu.

Elle se retourna et le fixa.

– Tu le penses vraiment? Après toutes les épreuves que nous avons subies pour être ensemble? Tu veux que je te rafraîchisse la mémoire? Je t'ai cru mort, dans le naufrage du *Sans-Peur*, le bateau où tu étais matelot. J'avais dix-huit ans alors, et je t'adorais. Bien sûr, j'ai épousé Frédéric Giraud, mais sans amour, contrainte par un ignoble chantage. Et puis, toi aussi tu t'étais marié en Normandie avec Germaine, et elle t'a donné une fille, Faustine. Cette enfant que tu m'as confiée, je l'ai aimée comme si je l'avais mise au monde. Ensuite il y a eu ton procès, à Angoulême, la haine que tu me portais à cette époque, j'en tremble encore la nuit, quand je me revois devant ce tribunal. Et tu as été gracié, tu as échappé à Cayenne pour te jeter dans les bras de Térésa, ton Espagnole! Si tu savais combien j'en ai souffert. Au bout du compte, nous avons pu nous marier, ici, au Moulin, et nous étions les plus heureux de la terre! Si tu es vivant, si j'ai la chance de t'avoir retrouvé après cette guerre épouvantable, c'est sûrement que Dieu l'a souhaité.

Claire fondit en larmes. Jean, confus, observait son dos à la courbe parfaite, l'arrondi de ses épaules, ses seins ronds comme des pommes de chair tendre.

– Câlinette, je sais tout ça... Dieu, laisse-le à l'écart. Basile dirait qu'il a d'autres chats à fouetter que nous, les pauvres humains...

– Ah, Basile, mon cher vieil ami! Il nous manque, tiens! Lui, il aurait su te raisonner, te secouer. Je n'étais pas au front, moi, je suis restée dans ma vallée, mais j'ai eu aussi ma part de douleur. J'ai perdu papa, j'ai trimé comme un homme, les labours, les foins, les bêtes à nourrir, à soigner. J'ai droit à un peu de respect, même si je n'ai pas eu à me battre!

En reniflant, la jeune femme se leva du lit. Jean la reprit par la taille et l'attira contre lui.

– Ne t'en va pas en colère. Tu es toute gelée, en plus...

Il tira les draps, la forçant à se glisser dessous. Il l'étreignit et lui embrassa le front. Elle pleura doucement, collée à son corps d'homme.

– Claire, ma chérie, je n'aime que toi, je n'ai aimé que toi, et cela dure depuis vingt ans! Je te demande pardon. Je vais faire des efforts, je te le promets. Au printemps, je me sentirai mieux. Là, l'hiver approche, ça me rend morose. Et ce n'est pas facile de reprendre la vie quotidienne... La nuit, je fais des cauchemars affreux...

Elle lui ferma la bouche d'un baiser timide. Il accepta de se prêter au jeu de ses lèvres, qui s'offraient à lui avec délicatesse. Ils s'embrassèrent longtemps ainsi, avant de céder au désir. Jean modéra son ardeur, réapprenant l'art des caresses. Du bout des doigts, il parcourut le corps superbe dont il avait tant rêvé, les nuits de veille, dans les tranchées. Les épaules rondes, la pointe des seins, le ventre délicatement bombé, puis la ligne douce des cuisses. Ensuite, ce fut avec ses lèvres, chaudes et fermes, qu'il suivit chaque parcelle de son intimité. Claire tremblait et poussait de brefs cris de joie. Elle se cambrait pour mieux s'abandonner à la montée du plaisir.

Enfin, il la pénétra doucement, attentif, heureux de la satisfaire avec délicatesse. Elle bénissait la pénombre complice ainsi que leur isolement et, libérée des pudeurs nées d'une abstinence prolongée, elle devint plus passionnée que lui, audacieuse. Émerveillée de lui appartenir, l'implorant d'être plus ardent encore, jamais elle n'avait osé crier de tels aveux.

Quand ils furent rassasiés, étroitement liés au cœur d'un lit en fouillis, Jean, haletant, ajouta :

– Je voudrais tant qu'on passe la soirée dans notre chambre, au lit, rien que toi et moi. On ferait comme dans la Grotte aux fées, on mangerait, on boirait, histoire de reprendre des forces et de recommencer ce que tu sais...

Claire eut un rire ému et l'enlaça.

– Eh bien, faisons-le! Mais je me demande si tu ne perds pas la tête... As-tu oublié que Léon et Raymonde finissent d’emménager chez eux, qu’ils dorment là-bas? Tu devais leur donner un coup de main; mais c’est vrai, il est un peu tard!

– Tu as raison! Ma parole, je perds la boule.

La grande décision remontait à lundi. C’était une idée de Claire. Elle avait proposé au couple de s’installer dans une maison inoccupée qui lui appartenait. Colin Roy l’avait d’abord louée à Basile Drujon, ancien instituteur et anarchiste notoire. Ensuite, considéré comme le grand-père des enfants du Moulin, Basile avait logé chez le maître-papetier.

Un autre locataire, le préhistorien Victor Nadaud, l’avait occupée. Scientifique féru d’archéologie, ce séduisant personnage avait fouillé les grottes des falaises, avant d’épouser la sœur jumelle de Jean, Blanche Dehedin. À présent, ils habitaient Angoulême et hébergeaient Faustine, nommée institutrice après avoir suivi les cours de l’École normale d’Angoulême. La jeune fille venait d’obtenir un poste à l’orphelinat Saint-Martial, tenu par les sœurs de la Sagesse.

Claire trouvait dommage de laisser vide cette maison si bien entretenue par Victor. Raymonde, cachant son enthousiasme, lui avait répondu :

– Comment voulez-vous que je sois de bonne heure chez vous, madame, si je loge ailleurs? Je suis à votre service depuis des années. Ça chamboulera mes habitudes...

Léon, lui, était sur un nuage.

– Mais, Raymonde, on serait plus à notre aise! Les gosses auront une chambre chacun. Et ça ne m’empêchera pas de me lever à l’aube et de soigner le cheval, les biques, le cochon, la volaille. Hein, Jeannot? À bicyclette, je serai là en un clin d’œil...

César et Thérèse, leurs enfants, n’osaient pas donner leur avis, mais ils trépassaient d’impatience. Malgré les liens quasi familiaux que Claire avait noués avec ses deux domestiques, Raymonde et Léon avaient dû se contenter dans un premier temps d’une pièce aménagée au fond du grenier, ensuite d’un logement exigu au-dessus de la salle

des piles du Moulin. Une vraie maison flanquée d'une vaste grange, c'était inespéré.

– Ne faites pas de manières! avait tranché Jean. Vous ne paierez aucun loyer et, pour le reste, rien ne changera, vous toucherez toujours le même salaire.

– Ah non, Jeannot! avait crié Léon. Faut nous payer moins cher, si on vous donne pas de loyer.

Après maintes discussions, tout le monde était tombé d'accord. César, du haut de ses treize ans, escorté de sa sœur, avait filé nettoyer la fameuse maison. Thérèse comptait bien balayer aussi, et surtout présenter leur nouveau logis à sa Bleuette, sa poupée, baptisée ainsi parce qu'elle était entièrement vêtue de bleu: la robe à volants, le bonnet, les bas et les chaussures en velours...

En conséquence, ce jeudi-là, Raymonde était allée au bourg récupérer des draps et des torchons que sa mère, Jeanne, avait tenu à blanchir et à repasser. César et Thérèse espéraient, eux, ramener un peu de vaisselle et des babioles de l'épicerie. Quant à Léon, il était parti à Angoulême.

Toujours blottie contre Jean, Claire lui expliqua tout ceci.

– Je suis sûre, ajouta-t-elle, qu'au retour, il aura acheté une bouteille de mousseux à l'épicerie pour fêter leur installation. Je leur ai dit de ne pas se soucier de nous...

– C'est drôle, dit Jean. Nous n'avons jamais eu cette maison seulement à nous deux. Les trois chambres sont vides... Mais ça ne me dérange pas. Plus personne ne t'importunera après le dîner. Dis, ton copain Léon, qu'est-ce qu'il allait faire en ville?

– Il a pris des airs mystérieux, en déclarant qu'il avait un rendez-vous.

Jean poussa un soupir amusé. Claire l'embrassa sur le front et sur les deux joues. Elle s'attarda sur ses lèvres. Mais la vision du sang entre les cuisses de Pia et des marques bleues à sa poitrine ne parvenaient pas à la quitter. Hélas, elle ne pouvait pas réparer l'outrage fait à l'adolescente, et son mari avait besoin d'elle.

– Tu as raison, c'est agréable d'être tous les deux, rien

que nous deux. Nous n'avons pas l'habitude. Repose-toi, je vais préparer un bon dîner et nous mangerons ici, comme tu le souhaitais.

Elle se leva à regret, frissonnante. Jean la regarda s'habiller, garnir le poêle et repousser les volets sur la clarté laiteuse du soir.

– Il y a du brouillard, remarqua Claire, il fera nuit très tôt. Tu vas jouer les coqs en pâte et te détendre.

En souriant, elle lui apporta des livres ainsi qu'un gilet de corps propre, et elle remonta les couvertures.

– Je dois nourrir le cochon, les poules et les chèvres. J'en ai pour une heure ou deux. Je reviens le plus vite possible.

– Tu es un ange, Câlinette, mon ange gardien.

Claire sortit en lui envoyant un baiser du bout des doigts. Elle longea le couloir et descendit l'escalier. La grande maison, sombre et silencieuse, dégageait une ambiance froide et lugubre.

Une fois dans la cuisine, la jeune femme perdit son air joyeux. Elle s'assit près de la cuisinière pour se chauffer les mains en retenant ses larmes. Ses efforts furent vains. Des sanglots silencieux soulevaient sa poitrine. Cela lui brisait le cœur d'imaginer Jean couché près d'une inconnue, fardée et aguicheuse. Il lui faisait l'amour avec les mêmes gestes, les mêmes attitudes qu'il venait d'avoir. Les images qu'elle concevait prenaient une netteté hallucinante : la bouche de son mari capturant le téton d'un sein, le mordillant, ses mains sur un autre corps féminin, les mouvements de ses reins. Comment étaient ces filles ? Claire donna naissance à une blonde à la peau laiteuse, puis à une rousse aux formes généreuses, toutes les deux très jeunes, habiles à satisfaire un homme.

– Pourquoi ? gémit-elle tout bas. Pourquoi... J'aurais préféré ne jamais le savoir. Pourquoi lui ai-je demandé ça ?

Afin d'échapper à cette nouvelle obsession, Claire déploya une activité fébrile. Elle donna une gamelle de riz et de viande à Loupiote. À Sauvageon, elle versa du lait tiède sucré. Le vieux chien-loup tenait bon. De ses doux yeux dorés, il semblait dire à sa maîtresse : « Je ne mourrai pas, tu verras... »

Elle le caressa avant de courir à la bergerie. Elle avait

hâte de retrouver Jean, de s'assurer de sa présence. Il était le seul à pouvoir apaiser ce qui la tourmentait.

«Le principal, c'est qu'il m'aime encore. Il me l'a dit. Je suis stupide de me plaindre. Tant de femmes pleurent leur mari, leur fiancé. Si on m'avait appris la mort de Jean, je serais désespérée à l'heure qu'il est et, si on me mettait le marché en main, si on me disait: *Il est vivant, mais il a couché avec des putains*, je m'en ficherais! Je le réclamerais... Je dois oublier, oublier.»

Les bêlements de ses chèvres lui rappelèrent la mine défaite de Pia, sa soumission de victime.

«Oh! Quelle sale journée! se dit-elle. Vivement samedi. Faustine sera là, Matthieu aussi. Samedi, nous déjeunons à Ponriant... Denis viendra sans doute.»

C'était difficile pour elle, après des années à avoir été entourée d'enfants, d'adolescents, de l'affection de Raymonde et de Léon, de concevoir des semaines et des semaines de solitude. La vision du Moulin laissé à l'abandon, avec les étendoirs vides, renforça sa détresse.

«Si seulement j'avais pu donner des enfants à Jean!» songea-t-elle.

*

À la même heure, Faustine admirait la devanture de la bijouterie Anaclet. Le grand magasin, dont les vitrines étaient serties dans un assemblage d'élégantes boiseries sculptées, présentait un vaste choix de colliers, de bagues, de broches et de montres. L'éclairage électrique, une vraie merveille, faisait étinceler diamants, saphirs, rubis, émeraudes, ainsi que l'or ou l'argent des montures.

La jeune fille, en sortant du Bon Marché, avait traversé la rue de Périgieux pour rêver devant une des bagues, qui représentait une fleur. Les pétales en argent étaient incrustés de brillants éclats de diamants et le cœur était un saphir d'un bleu très pur.

«Si Denis pouvait choisir celle-ci pour nos fiançailles!» se disait-elle.

En costume de velours rouge, en veste cintrée et jupe

droite descendant jusqu'aux chevilles, Faustine Dumont ne passait pas inaperçue. Une toque noire était posée sur sa somptueuse chevelure d'un blond doré. Dotée de rondeurs charmantes, elle avait une allure élégante qui la faisait paraître plus grande qu'elle ne l'était en réalité. Son profil ravissant, sa bouche sensuelle, son nez fin, son front bombé trahissaient son esprit malicieux et son intelligence. Cependant, le visage que reflétait la vitre, tel un miroir improvisé, possédait encore plus de charme : un ovale parfait, des joues roses et de magnifiques yeux bleus, vifs et tendres.

La mère supérieure de l'orphelinat avait déclaré dès la première entrevue avec la jeune institutrice : « Dieu doit vous aimer, mon enfant, pour vous avoir accordé tant de beauté et de grâce. »

– Mais qui soupire face à la caverne d'Ali Baba ? fit une voix grave derrière elle. Une pauvre petite maîtresse d'école...

Faustine virevolta et se trouva nez à nez avec Matthieu.

– J'ai eu peur, idiot ! pouffa-t-elle. Alors, je ne peux pas me balader en paix maintenant que tu habites à Angoulême, toi aussi ?

Ils s'embrassèrent sur la joue. Matthieu, le frère de Claire, était de l'avis général la version masculine de sa sœur. Bien bâti, mince, c'était un beau garçon brun, au regard de velours noir. Faustine avait débarqué dans sa vie de petit garçon seize ans plus tôt. Ils avaient grandi ensemble au Moulin du Loup. Une solide amitié, parfois équivoque, les unissait.

– Tu es ravissante, déclara Matthieu, mais le rouge de ta toilette est un peu criard. Cela ne plaira pas à ton promis, m'onsieur Denis Giraud, futur avocat comme son papa...

– Ne te moque pas de lui, le gronda Faustine. Zut, j'en étais sûre, que ce rouge ne m'irait pas. Tu comprends, Matthieu, c'est jeudi, j'en avais assez de ma tenue grise d'institutrice. Je vais finir par me changer en souris.

Plus bas, elle précisa :

– C'est une ancienne toilette de tante Blanche. Je ne la mettrai plus, si tu la trouves de mauvais goût.

– Je n’ai pas dit que le rouge ne t’allait pas, protesta-t-il. Mais c’est un peu extravagant pour une demoiselle... Alors, comment vas-tu?

Matthieu lui prit le bras familièrement. Ils traversèrent ainsi le carrefour de Lille où débouchaient cinq rues importantes du centre-ville. Devant une autre bijouterie, à l’angle du boulevard Berthelot, il y avait foule, des hommes notamment qui discutaient assez fort.

– Regarde-les! dit Matthieu. Ils veulent tous acheter des montres-bracelets, une nouveauté que l’on doit à la guerre. La boutique Augé va faire fortune.

– Des montres-bracelets? répéta la jeune fille.

– Comme celle-ci! répliqua-t-il en retroussant la manche de sa veste.

À son poignet semé de poils bruns, Faustine découvrit un bracelet en cuir qui supportait un cadran de montre rond, assez petit. Le regard interrogateur, elle suivit la course de la trotteuse.

– Ignorante! plaisanta Matthieu. Voici la montre de l’ère moderne, qui remplace avantageusement la montre à gousset. Comprends-tu, sur le front et dans les tranchées, il fallait pouvoir compter les secondes ou les minutes qui s’écoulaient entre les tirs d’obus, afin de se planquer dans le trou formé par de précédents impacts. On apprend vite, en pleine ligne de feu, qu’un projectile tombe rarement au même endroit. D’où l’engouement des soldats pour le bracelet-montre, car je t’assure, sortir de sa vareuse une toquante dodue, rivée à sa chaînette, c’était suffisamment long pour se retrouver en mille morceaux, déchiqueté par un obus...

– Oh, tais-toi! cria Faustine avec une mine effarée.

Cela ne l’empêcha pas de le regarder comme un héros invincible revenu de contrées terrifiantes.

Ils s’engagèrent dans la rue Marengo, elle aussi bordée de nombreux commerces. Certaines devantures ne présentaient qu’un rideau de fer, ou des planches en croisillon, protégeant la vitrine vide.

– Morts pour la patrie! commenta le jeune homme.

Enfin, l'économie, l'industrie vont redémarrer sur les chapeaux de roue! Dis-moi, tu rentrais chez Blanche?

– Oui, et bien avant le dîner, sinon elle va s'inquiéter. Déjà, elle juge inconvenant que je me promène seule.

– Si je t'offrais quelque chose à boire! Ensuite je te raccompagnerai à la porte des Nadaud. J'en profiterai pour les saluer et prendre la responsabilité de ton léger retard...

Faustine accepta avec une joie évidente. Son métier comptait beaucoup, mais, à dix-huit ans, elle avait envie de se distraire. Sous la protection de Matthieu, elle se sentait pousser des ailes.

– Je rêve d'entrer dans le Café de la paix! suggéra-t-elle soudain. Il est si chic!

– Le Café de la paix! s'étonna-t-il. C'est presque exclusivement réservé aux messieurs, surtout à l'heure de l'apéritif. Alors, une jeune fille...

– Je t'en prie, Matthieu, cela me ferait tellement plaisir.

– Bon, d'accord, allons-y...

Ils passèrent devant le Petit Paris, dont l'étalage proposait des parapluies et des bottes en caoutchouc. Tous deux eurent un coup d'œil nostalgique pour le magasin voisin, au rideau de fer baissé. C'était la boutique de confection pour dames de Bertille, la cousine de Claire, qui ne trouvait aucun acheteur.

– J'en ai passé, des jeudis, ici! soupira Matthieu. Tu te souviens de mes premiers jours de pensionnaire?

– Oh oui! Ta fugue le jour même du départ. Tu t'étais réfugié au fond du souterrain. Sauvageon t'a retrouvé in extremis, tu t'étais égaré. Tout ça pour ne pas me quitter...

Matthieu ne releva pas la réflexion malicieuse. Il ajouta:

– La peur que j'ai eue, dans le noir total! Il faudrait murer ce passage entre le Moulin et la Grotte aux fées, d'autres gamins pourraient s'y perdre!

Faustine lui secoua un peu le bras.

– Dis, tu boites encore! J'espère que cela va s'arranger...

– Mais oui, je n'ai plus besoin de canne, heureusement.

– Je déteste la guerre! déclara-t-elle. Je vivais dans l'angoisse quand papa, toi et Denis, vous étiez là-bas, sur le front.

Un marchand de cycles commençait à ranger ses machines. Il adressa à la jeune fille un regard flatteur. Elle éclata de rire dix mètres plus loin.

– Oh, les hommes! Ils ont des façons de vous lorgner!

– À cause de ce rouge! Cela m'étonne de tante Blanche, de te laisser porter ce genre de toilette voyante. Au fait, je ne t'ai pas donné mon adresse. J'ai déniché un appartement agréable, deux pièces, une cuisine, au second étage d'une bijouterie, justement, dans le quartier de la Bussatte. Des gens très bien, les Métais. Le mari est passionné de photographie. L'année prochaine, je déménagerai sûrement, puisque j'aurai un poste d'ingénieur de travaux publics.

Ils pénétraient dans la grande brasserie située en face de l'hôtel de ville. Faustine s'émerveilla en silence des immenses miroirs, de l'éclairage dispensé par des sortes de réverbères aux abat-jour en opaline. Des colonnes cannelées, de couleur blanche, montaient jusqu'au plafond peint de motifs floraux. Ils prirent place à une table dissimulée par une énorme plante verte.

– J'observais souvent l'intérieur, en passant sur le trottoir! avoua-t-elle, mais c'est encore plus chic de près.

– Et Denis, où est-il? interrogea Matthieu en allumant une cigarette.

– À Bordeaux, il étudie le droit. Pendant quatre ans, c'est long. Nous nous fiançons au mois de mars, à Ponriant, et le mariage aurait lieu l'été prochain. Je ne veux pas abandonner mon poste, enfin, sauf si j'attends un bébé.

Faustine avait des manières enfantines en exposant ses projets de femme. Attendri, Matthieu retint un soupir.

– Tu es sûre de l'aimer? C'est un brave type, Denis, mais...

– Mais quoi? répliqua-t-elle. Je l'aime vraiment, Matthieu. Il est tendre, gai, et il m'adore! Et toi, est-ce que tu fréquentes toujours Corentine? Ce serait amusant que tu l'épouses. À nous deux, nous aurions la mainmise sur le riche domaine de Ponriant!

Le jeune homme pinça les lèvres avec une expression de contrariété. Corentine était la sœur de Denis, son aînée d'un

an. Elle avait décidé de séduire Matthieu, et cela datait d'avant son départ pour le front. Elle était très amoureuse de lui, mais il se contentait d'en profiter, avide d'expériences charnelles, comme c'était le cas des garçons de son âge. Faustine ignorait qu'ils couchaient ensemble dès qu'ils le pouvaient.

– Pas de réponse? blagua-t-elle.

– Corentine séjourne à Bordeaux, elle aussi, chez ses grands-parents. Tu es bien curieuse... En tout cas, je ne compte pas lui passer la bague au doigt, moi. Réfléchis, les filles ne manquent pas, sur terre. Je prendrai le temps qu'il faudra pour trouver la femme idéale. Et tu devrais m'imiter; ne pas te jeter au cou de Denis. Ou bien, ce qui t'attire, ce sont les hectares de prairies, les écuries, le domaine, en bref... Méfie-toi, tante Bertille ne sera pas facile à déloger.

Le serveur apporta les consommations: une bière à la pression et une limonade. Matthieu remarqua des œillades masculines qui voletaient et se posaient sur la chevelure blonde de Faustine, sur sa chute de reins et sur sa poitrine. Inconsciente de sa beauté, elle faisait tourner son verre entre ses doigts graciles.

– Je peux te conduire au Moulin, samedi matin... proposa-t-il. L'air de la vallée nous fera du bien.

– Par quel tour de magie? pouffa-t-elle. Tu comptes me porter sur ton dos?

– J'ai acheté une Panhard bleue comme tes yeux, une occasion. Je dispose de l'argent que le premier mari de Claire avait placé pour mes études. Je mène la grande vie, demoiselle!

– Tu veux dire que Frédéric Giraud, le frère de Bertrand, t'a laissé une petite fortune? demanda Faustine qui ignorait la chose.

– Eh oui... répondit Matthieu. C'est bizarre, mais c'est ainsi. Je ne me souviens pas du tout de lui. Quand Claire était sa femme, elle m'élevait et j'habitais Ponriant. Frédéric m'aimait bien, paraît-il, et il tenait à assurer mon avenir, mes études. Un brave type, en fait, malgré sa sinistre réputation... S'il ne s'était pas suicidé, ma sœur n'aurait pas pu épouser ton cher père en secondes noces.

Faustine fronça les sourcils. Matthieu n'aimait pas Jean Dumont, ce n'était un secret pour personne.

– Tu n'es pas drôle, lança-t-elle sur un ton vexé. Papa n'a pas profité de la mort de Frédéric. Il était veuf, lui aussi, il avait droit au bonheur.

– Ne prends pas la mouche si vite! s'écria le jeune homme. Le destin a suivi son cours. Grâce à tous ces malheurs, j'ai eu la chance de te connaître. Pardonne-moi, Faustine, je ne voulais pas te contrarier.

– Bon, je te pardonne, parce que je suis de bonne humeur...

Elle éclata d'un rire cristallin dont l'écho attira de nombreux regards masculins. Matthieu savoura l'instant, en songeant que la plupart des clients du Café de la paix devaient l'envier d'être en si jolie compagnie.

Lorsqu'ils sortirent de l'établissement, la nuit tombait. Faustine frissonna et enfila ses gants.

– L'hiver approche! constata-t-elle. Tu te souviens de ce Noël où il avait tant neigé, quand les loups hurlaient sous les fenêtres?

Le jeune homme lui prit le bras et l'attira contre lui en riant:

– C'était le bon temps, quand tu avais peur et que tu te réfugiais dans mon lit...

– Oh, si tante Blanche t'entendait! Cela la choquait terriblement.

Ils marchaient sans hâte vers la place du Mûrier où se dressait le palais de justice, monumental avec son fronton de temple romain. La Reine blanche, un des plus grands magasins de la haute-ville, éteignait ses lampes. Faustine éprouvait un sentiment exaltant de plénitude, de liberté.

– Déjà la rue de l'Évêché! soupira-t-elle. J'aime me promener en ville, le soir. Mais je vais avoir droit à un sermon. Ne m'abandonne pas, tu es mon alibi...

Victor et Blanche Nadaud habitaient une belle demeure cossue, à l'architecture classique. Proche de la cathédrale Saint-Pierre, elle ne différait guère des autres maisons bourgeoises du quartier. L'intérieur révélait cependant une

certaine originalité. En sa qualité de préhistorien, Victor cumulait les vestiges du passé et les mettait en valeur. Les vases grecs, les amphores phéniciennes, les lampes à huile en terre cuite venues de Mésopotamie remplaçaient les bibelots et les bouquets de fleurs.

Blanche – née Dehedin – accueillit sa nièce dans le salon. Sa bonne, une jeune fille timide, débarrassa Matthieu de son manteau.

– Faustine, tu es en retard!

– Pardonne-lui! coupa le jeune homme. Je suis le seul responsable. Je l’ai invitée à déguster une limonade. La guerre est finie, il faut se divertir.

– Dans ce cas, que dirais-tu de rester dîner avec nous? répliqua Blanche.

À quarante et un ans, la sœur jumelle de Jean paraissait très jeune. Son teint laiteux et la structure de son visage ne laissaient pas prise aux rides. Comme son frère et Faustine, elle avait de grands yeux bleus dont elle connaissait le pouvoir. Ses cheveux noirs étaient méticuleusement rangés dans une résille en velours assortie à son corsage couleur ivoire, lequel était rehaussé d’un jabot de dentelles.

Matthieu avait d’autres projets. Il accepta tout de même l’invitation.

– Parfait! claironna la maîtresse de maison en l’embrassant. Victor sera heureux de te voir! Faustine, va le prévenir que nous avons un invité. Ton oncle est dans son atelier.

La jeune fille se débarrassa de sa toque et de ses gants. D’une démarche gracieuse, elle disparut derrière une porte vitrée qui donnait sur une cour pavée assez vaste. Au fond, un local illuminé disparaissait sous une vigne vierge au feuillage pourpre. C’était l’endroit qu’elle préférait.

– Oncle Victor, appela-t-elle en frappant au carreau.

L’archéologue ouvrit, ses cheveux grisonnants attachés sur la nuque et vêtu d’une large blouse bleue maculée d’argile rousse.

– Que se passe-t-il, c’est déjà l’heure du repas? Je termine un moulage...

– Matthieu dînera avec nous; je venais te l’annoncer.

Victor parut soulagé. Il avait pour le frère de Claire une

profonde affection, née de l'intérêt que celui-ci, encore enfant, montrait pour ses recherches dans les grottes de la vallée.

— Je craignais que ce soit un de mes confrères à barbe blanche! plaisanta-t-il. Dis-lui donc de venir voir mon œuvre, la copie d'un bas-relief assyrien.

Faustine transmit le message avant de monter dans sa chambre pour ôter sa toilette rouge. Elle choisit une jupe noire et un caraco en satin bleu. Elle brossa sa chevelure de soleil. Elle ne pensait plus du tout à sa bague de fiançailles.

*

Claire s'allongea avec délices. Le vin blanc lui tournait la tête. Près du lit, une petite table pliante témoignait d'un vrai festin. Des bouteilles, une marmite dans laquelle tiédissait un sauté de lapin, un bocal de foie gras, des tranches de pain et, dans un saladier, des prunes au sirop. Un chandelier garni de trois bougies dispensait une clarté dorée.

Jean, en gilet de corps, sirotait un verre de cognac. Il caressa le ventre de sa femme.

— Tu n'en peux plus, Câlinette. Je ne sais pas combien de fois tu as monté et descendu l'escalier. J'aurais pu t'aider, quand même...

— Non, j'étais ravie de jouer à la dînette. Nous sommes bien, tellement bien... tous les deux...

Claire était en bustier de soie rose et en jupon de dentelle. Ses longs cheveux dénoués, quelques mèches folles sur son front lui donnaient un air rebelle. Jean croyait revoir la farouche jeune fille qui le rejoignait dans la Grotte aux fées, qui bravait la justice et l'autorité de ses parents pour le retrouver.

— Ma femme, dit-il tout bas, ma merveilleuse femme. Je ne me laisserai jamais de toi.

— Je l'espère bien! Le pire, c'est que je pourrais tout te pardonner. Dès que je suis près de toi, dans tes bras, j'éprouve la même sensation exaltante que la première fois... quand tu m'as attaquée, oui, monsieur! Tu me fermais la bouche d'une main, tu tenais ton couteau de

l'autre. J'aurais dû mourir de peur, mais ce n'était pas vraiment le cas. J'étais troublée.¹

Jean se souvenait très bien de leur rencontre. Il s'était réfugié dans la grange de Basile. L'arrivée impromptue de Claire et de Sauvageon l'avait obligé à assommer le chien-loup, alors fougueux et méfiant, et à menacer l'intruse. Il ajouta :

– J'ai tout de suite deviné, même dans le noir, que tu devais être un beau brin de fille.

Claire délaça son corset en riant. Jean se jeta sur elle, soulevant son jupon. Soudain pris d'un désir brutal, ils abolissaient les années. Ils se retrouvèrent nus dans la clarté mourante des bougies. Des reflets jouaient sur leurs corps qui n'en finissaient pas de se fondre l'un dans l'autre, de se rejoindre, de s'étreindre.

Des coups résonnèrent à la porte principale; Loupiote se mit à aboyer avec rage.

– Qui est-ce? interrogea Claire en reprenant conscience.

– Je n'en sais fichtre rien. Ne réponds pas, c'est notre nuit...

– Jean, il est à peine neuf heures. Il faut descendre. Si c'était quelqu'un de Ponriant? La petite Clara est peut-être malade!

– J'y vais, reste au chaud.

Frustré de son plaisir, Jean enfila son pantalon et un vieux gilet de travail. Il quitta la chambre en jurant. Claire passa une chemise de nuit et s'enveloppa d'une robe de chambre en satin rose. Elle le suivit bientôt.

Raymonde se tenait sur le perron de la maison, une lanterne à la main. La servante avait le nez rouge et les paupières meurtries. En voyant Jean et Claire à demi vêtus, elle bredouilla :

– Oh, je suis désolée de vous déranger, mais je n'en peux plus d'attendre. Léon n'est pas rentré. Les petits sont malheureux... On avait préparé la table, un bon repas, et l'heure tourne!

1. Voir *Le Moulin du loup*.

– Entre, Raymonde, tu grelottes! s'écria Claire. Voyons, il a pu manquer le car, ou la patache. S'il rentre à pied, il ne devrait pas tarder.

– Non, il y a eu quelque chose! Il est parti à midi! gémit la jeune femme. Je ne pouvais plus me calmer. J'ai couru vous prévenir.

Jean se frottait les joues, une moue aux lèvres. Léon ne lui avait pas confié les raisons de son expédition en ville.

– Tu t'inquiètes pour rien, Raymonde, à mon avis! soupira-t-il. Avoue que, si tu habitais toujours chez nous, tu serais occupée à débarrasser, à ranger, et tu ne prendrais pas garde à l'heure.

Claire approuva en silence. Le désarroi de sa servante la peinait. Elle lui caressait l'épaule, un geste de réconfort qui fit pleurer de plus belle la visiteuse.

– C'est vrai, ce que vous dites, Jean! Je me suis sentie deux fois plus seule, dans une maison que je ne connaissais pas. On était si contents, pourtant, avec les petits.

– Et tu les as laissés là-bas? s'exclama Claire. Raymonde, il fallait les ramener ici avec toi.

Elle pensait à Pia, à l'homme qui l'avait violentée. À l'idée de la douce Thérèse soumise à un sort identique, elle devint livide.

– Jean, va les chercher, et emmène Loupiote! intima-t-elle.

– Mais... madame, ils ne risquent rien! s'étonna Raymonde. César a dû mettre le loquet, et je leur ai recommandé de ne pas ouvrir à des étrangers.

Jean ne perdit pas de temps. Il avait compris ce qui tourmentait sa femme. Raymonde le vit chausser des bottes et prendre un manteau.

– Je t'emprunte la lanterne!

Il s'éloigna et disparut dans la nuit, la louve sur ses talons.

– Madame, de quoi avez-vous si peur? balbutia Raymonde qui avait perçu l'angoisse de sa patronne.

– Je comptais t'en parler demain matin! dit Claire. Cet après-midi, Jean a trouvé Pia Sandrelli dans notre cabane. Un homme l'a violée, au fond de l'ancienne bergerie de Vincent, à Chamoulard. Je l'ai lavée, cette pauvre gosse, et

consolée de mon mieux. Un peu plus, son père l'aurait punie comme si elle était coupable. J'en étais malade.

– Mon Dieu, quelle horreur! Et l'homme, qui était-ce? Elle l'a vu, sans doute, ce saligaud?

– Non, justement. Il peut s'agir d'un rôdeur, d'un sale type de passage dans la vallée...

Raymonde roula des yeux terrifiés et se leva aussitôt.

– Et moi qui abandonne mes gamins! Ah, Léon a vraiment mal choisi son jour pour courir au diable! Il va m'entendre quand il rentrera, je vous le dis, madame... Enfin, s'il rentre vivant! Peut-être qu'il a eu un accident en ville. Il a pu se faire écraser par le tramway, ou une automobile...

Pressentant une nouvelle crise de sanglots, tant Raymonde tremblait d'anxiété, Claire eut recours aux grands moyens. Elle sortit une bouteille de gnôle² et des verres, en déclarant :

– Une fois n'est pas coutume. Cela nous requinquera. La paix n'est jamais acquise. On se réjouissait de récupérer nos hommes entiers, de vivre tranquillement, et le sort en décide autrement.

Elles burent toutes les deux à petits coups, comme on avale un médicament.

– Je me sens déjà plus vaillante! annonça la servante, du rose aux joues. Vous avez raison, c'est à croire que nous aurons toujours de nouveaux soucis... Maintenant, je ne laisserai plus ma Thérèse sortir sans son frère.

Selon une habitude vieille de vingt ans, Claire observait le vieux Sauvageon. Étendu de tout son long, le chien-loup fixait la porte. Elle savait qu'il remuerait la queue ou dresserait les oreilles dès que Jean approcherait du Moulin. Raymonde suivit son regard et hocha la tête :

– Quand même, quelle brave bête, madame, qui s'entête à vivre... Il nous manquera, et c'est dommage que Loupiote et lui, ils n'aient pas fait de petits, j'en aurais pris un. Je connais des gens, au bourg, qui étaient intéressés aussi.

2. Eau-de-vie.

La conversation pouvait paraître déplacée en de telles circonstances, mais elle avait le mérite de les distraire. Claire poussa un léger soupir.

– Je les ai empêchés de s'accoupler, parce qu'ils étaient père et fille... Rappelle-toi toutes les fois où j'ai enfermé ce vieux polisson dans le cellier, et Loupiote dans la remise à grains. Souvent elle s'échappait et courait la campagne, mais elle n'a pas eu de portée. Peut-être qu'elle ne peut pas en avoir, comme moi... ou il lui fallait un vrai loup, pas un des chiens du village. Oh, Sauvageon s'agite! Écoute, Raymonde, il y a du bruit dehors.

Elles se ruèrent à la porte, au moment précis où Jean, escorté de César, tournait le loquet. L'adolescent, sa mince figure couronnée de boucles d'un blond roux, le nez en trompette comme son père, salua Claire d'un sourire si joyeux qu'elle fut immédiatement rassurée.

– Je parie que Léon est de retour au bercail! dit-elle.

– Mais oui! renchérit Jean. Il est arrivé en même temps que moi. Rentre vite lui tirer les oreilles, Raymonde...

– Ouais, dépêche-toi, maman! claironna César. Thérèse a remis la soupe sur le feu. Et papa a une faim d'ogre, qu'il a dit!

– Oh, celui-là! pesta la servante. Il me le paiera... Je me suis fait du mauvais sang, moi. Je me sauve! Merci bien, Jean. À demain, madame, je serai là à sept heures, je m'occuperai du feu.

Raymonde et son fils s'éloignèrent sur le chemin des Falaises en tenant haut la lanterne. Claire les suivit des yeux un instant. Jean se servit un verre d'eau-de-vie.

– J'espère que Léon a une bonne excuse! dit-elle en souriant.

– Eh bien non! Je l'ai interrogé, ce grand fada, il n'a pas su me dire ce qu'il a fabriqué pendant tout ce temps à Angoulême... Il bégayait, gêné. J'ai cru comprendre qu'il a marché depuis Torsac, parce qu'il avait réussi à sauter dans le dernier train. Mais il avait pensé à la bouteille de mousseux.

Jean vint l'enlacer.

– Si nous retournions au lit, Câlinette...

Claire eut un geste de lassitude. Elle s'estimait incapable de céder à nouveau à la magie de leur intimité, brutalement rompue par l'incident.

– Pas tout de suite, mon Jean. À présent, je repense à Pia, à cette brute qui rôde dans la vallée. S'il s'en prenait à Thérèse, à d'autres fillettes?

– Thérèse! Elle n'a pas encore ses neuf ans... C'est une enfant.

– D'accord, mais je te ferai remarquer une chose: Thérèse fait la même taille que Pia, qui aura bientôt treize ans. Comment veux-tu qu'elles se défendent, à cet âge-là?

Claire faisait les cent pas, les bras croisés devant sa poitrine. Jean s'était assis au coin du feu, à même la pierre de l'âtre. Il caressait Sauvageon et Loupiote, couchés l'un contre l'autre.

– Et si c'était Gontran? s'écria-t-elle. Tu n'as pas oublié Gontran, l'ouvrier que j'avais renvoyé, qui t'avait presque fendu le crâne pour se venger... Il avait tenté de violenter ta sœur, aussi!

– C'est loin, tout ça! marmonna Jean. Blanche a dû son salut à notre Sauvageon, dont elle avait si peur. Gontran? Tu m'as bien dit qu'il vivait avec Étienne, du côté de Vœuil.

– Oui, et d'après les ragots qui courent à l'épicerie, ce serait un bon père pour Arthur.

Toucher à cette page de l'histoire familiale blessait l'orgueil de Claire et la chagrinait.

– Rien que son prénom me hérissé! dit-elle. Papa s'est suicidé à cause d'Étienne. Cette garce se vantait de le faire cocu, d'avoir un fils de Gontran. Moi qui me désolais de ne pas pouvoir veiller sur Arthur parce que je le croyais mon frère. Elle n'a pas de morale, pas de cœur. Ses propres parents refusent de la recevoir depuis qu'elle étale sa liaison avec cet homme, un rustre.

La fameuse Étienne n'avait jamais remis les pieds au Moulin. Entrée au service de la défunte Hortense Roy, la mère de Claire, elle était considérée comme une souillon. À la mort de sa maîtresse, celle que l'on surnommait Tiennette avait décidé de séduire Colin Roy. Elle était encore

adolescente et le veuf, d'une nature sensuelle, avait succombé à une passion charnelle dévastatrice. Il avait dû très vite épouser sa servante, enceinte de ses œuvres. Un fils leur était né, Nicolas, que Claire avait pris sous son aile également.

– Nous en discuterons demain, rétorqua Jean. Allons nous coucher, maintenant, Câlinette. Je suis fatigué. La violence, le sang, les larmes, j'en ai ma claque.

Il se leva et éteignit la lampe. Seules les flammes du foyer les éclairaient. Ils montèrent en silence.

*

Au domaine de Ponriant, sous le toit séculaire de la famille Giraud, l'atmosphère était beaucoup plus sereine qu'au Moulin du Loup.

Bertrand et Bertille disputaient une partie d'échecs. Le couple, installé devant la cheminée monumentale du salon où flambait un bon feu, jouissait de l'odeur alléchante du chocolat chaud que Mireille, la gouvernante, venait de leur servir.

– Échec et mat, ma princesse! déclara l'avocat.

– Oh, tu gagnes toujours! soupira Bertille. Je ne suis pas douée pour ce jeu.

– Une autre partie?

– Non, je compte me venger en te faisant la lecture...

Bertille commença à ranger les pions dans un coffret en bois verni. Bertrand ne se lassait pas d'admirer la finesse de ses doigts, la grâce de ses gestes. Il consacrait la majeure partie de son temps à la regarder, comme pour apprendre par cœur le moindre détail de son visage et de son corps adorable.

Le temps n'atteignait pas la beauté de cette femme-fée, aux cheveux couleur de lune, soyeux et frisés, d'une légèreté inouïe. Le teint diaphane, la peau laiteuse, les larges prunelles grises, piquées d'or s'accordaient à la vivacité de son esprit et à son savoir. Petite et très mince, elle était faite à ravir : une taille fine, une jolie poitrine, une cambrure de reins fort séduisante. Infirme pendant des années, Bertille devait à une volonté de fer une guérison qui en avait étonné plusieurs. Sentir le sol sous ses pieds

menus, pouvoir marcher dans le parc lui causaient encore une sensation de surprise émerveillée.

– Nous sommes mariés depuis plus de trois ans, déclara soudain Bertrand, et je ne parviens toujours pas à y croire. Chaque matin, quand je me réveille et que je te vois à mes côtés, j'ai un coup au cœur. Je me dis: «Elle est là, je ne rêve pas!»

Bertille referma le coffret et pencha un peu la tête avec un sourire de satisfaction.

– Je ressens la même chose, dit-elle.

– Si je perds la vue, Bertille, ajouta-t-il, je veux me souvenir de toi, graver ton image dans ma mémoire. Tu es si belle.

– Non! Tu ne deviendras pas aveugle! coupa-t-elle d'une voix ferme.

Bertrand appuya sa tête au dossier du fauteuil. Depuis sa démobilisation, il portait un bandeau en cuir qui cachait son œil gauche. Le couple avait consulté un des meilleurs docteurs en ophtalmologie de Bordeaux. Le médecin souhaitait pratiquer une intervention au printemps suivant.

Bertille se leva pour ranger l'échiquier. Sa main droite caressa les sculptures de la commode. Elle vouait une passion naïve à tous les objets luxueux de la grande demeure, aux meubles, aux bibelots, au point de les entretenir elle-même ou de partager le travail avec la gouvernante. L'abondance de tapis, de tentures et de lourds rideaux damassés la ravissait.

– Nous sommes tellement heureux! dit-elle en reprenant place en face de lui. C'est étrange, j'ai toujours eu la certitude que nous serions réunis. Je ne savais pas quand ni comment, mais j'y croyais de toute mon âme.

– J'avais moins de foi que toi en ce miracle! répondit-il avec un sourire rêveur.

Ils prenaient soin tous les deux de l'harmonie parfaite de leur vie de couple. Pour cette raison, ils parlaient rarement de leurs conjoints respectifs, que la mort avait emportés.

Bertrand Giraud s'était marié très jeune avec une demoiselle de la haute bourgeoisie bordelaise, Marie-Virginie qui, malgré une santé précaire, lui avait donné cinq enfants: Eulalie, Corentine, Denis, Alphonse et

Victoire. Les deux derniers reposaient au cimetière de Puymoyen, près de leur mère décédée de la tuberculose.

À dix-neuf ans, Bertille avait épousé Guillaume Dancourt, de dix ans son aîné. Il était tombé amoureux d'elle dès leur première rencontre, alors qu'elle souffrait de sa condition d'infirmes. Si leur relation s'était vite dégradée, elle ne devait jamais oublier qu'il lui avait permis de quitter le Moulin, dépensant sans compter pour acheter une chaise roulante, l'emmener en Italie et investir dans une librairie de la rue la plus commerçante d'Angoulême.

Guillaume avait été tué dès le début de la guerre, ignorant que la femme qu'il adorait d'une passion jalouse l'avait trompé avec Bertrand durant quelques mois, juste avant le mariage de Claire et de Jean en 1905. Ensuite, prise de remords, Bertille avait refusé de revoir l'avocat. Chacun avait continué à vivre de son côté, accablé par le poids d'un amour défendu.

Mireille entra dans le salon. La gouvernante, petite et potelée, arborant un chignon gris et une coiffe charentaise, veillait sur eux avec la tendresse d'une mère. Là encore, ses lunettes au bout du nez, elle vérifia qu'ils avaient terminé le chocolat chaud et que le feu était bien garni.

— Monsieur, madame, je monte me coucher, annonça-t-elle avec un doux sourire. Je passerai m'assurer que la petite Clara n'a pas froid. Elle se découvre souvent, la nuit.

Bertille remarqua que la servante serrait un livre relié contre sa poitrine.

— Ne veillez pas trop tard, ma chère, plaisanta la jeune femme. Avec votre manie de lire! De quel ouvrage s'agit-il?

— *Le Comte de Monte-Cristo*, madame, d'Alexandre Dumas. J'en suis à l'évasion. Pensez si j'ai hâte...

— C'est un roman palpitant, Mireille! concéda Bertille. Bonne lecture!

La gouvernante sortit de la pièce en soupirant de joie. Attendri, Bertrand secoua la tête.

— Pauvre femme! Sans Faustine, elle mourrait d'ennui. Je ne m'étais jamais soucié, moi, de savoir si elle avait appris à lire ou non. Ma future belle-fille a du cœur et de la patience... Denis a bien de la chance.

– Oui, c’est une perle! répliqua Bertille. Ton fils la rendra heureuse, j’en suis sûre.

Ils se turent un instant, songeurs, le temps d’évoquer la radieuse jeune fille blonde, à présent institutrice, et qui avait tenu à apprendre l’alphabet et les secrets de la lecture à Mireille. Tout un hiver, en 1915, Faustine était montée du Moulin au domaine, avec de vieux manuels d’école, et elle avait donné des leçons à la gouvernante. Depuis, Mireille chérissait sa « belle demoiselle », comme elle la surnommait, et se réjouissait à l’idée des fiançailles prévues au printemps. La brave femme avait veillé sur l’enfance solitaire de Denis qu’elle idolâtrait. Son rêve le plus cher se réaliserait bientôt : accueillir Faustine à Ponriant, l’admirer en robe de mariée, au bras de son « petiot ».

Bertille rapprocha la bergère³ du fauteuil en cuir de son mari. Ils se prirent la main, attentifs au tic-tac d’une pendulette dans la salle à manger voisine et au crépitement du feu.

– Et ce repas, samedi? demanda soudain Bertrand. Qu’as-tu prévu comme menu?

Il s’en moquait un peu, mais il aimait entendre Bertille énoncer des plats et la décoration de la table. Elle répondit tout de suite, enchantée d’aborder ce sujet.

– Voyons, il y aura Jean le ténébreux. Ma chère Claire qui jettera partout des regards de biche affolée à cause de ses mauvais souvenirs du passé tapis un peu partout chez nous... Matthieu aussi, ce superbe gaillard un peu trop arrogant depuis que le ministère de la Guerre l’a décoré! Ton Denis, pressé de nous raconter ses débuts d’étudiant en droit et de se plaindre des horaires, des professeurs, mais si content de s’attabler près de Faustine, notre rayon de soleil. J’ai failli inviter Victor et Blanche mais, après réflexion, j’y ai renoncé.

– Pourquoi ça, princesse? pouffa-t-il.

– J’apprécie monsieur le préhistorien, certes. Cependant, Blanche m’agace avec ses manières de grande dame.

– Et que mangerons-nous?... Avoue que tu l’ignores encore!

3. Large fauteuil à dossier rembourré.

Bertille lui ferma la bouche d'un baiser. Elle répliqua très vite :

– Des œufs pochés aux cèpes, un rôti de bœuf de six livres, truffé, cher ami... et comme dessert, des îles flottantes, que je préparerai moi-même, car Mireille n'y connaît rien, en crème anglaise et œufs à la neige. Elle fera seulement le caramel.

– Nous boirons du champagne, la cave en est pleine! décida Bertrand. Le champagne te rend amoureuse...

– Comme si je ne l'étais pas assez! dit-elle en l'enlaçant.

Ils restèrent joue contre joue, savourant la plénitude de leur amour. Chaque soirée se terminait ainsi, après des discussions, des parties de cartes ou d'échecs.

– Je n'ai pas mérité d'être si heureuse! Je pensais payer pour mes fautes, et Dieu, s'il existe, semble m'accorder tous les bienfaits de la terre. Écoute, Bertrand, avoue que c'est étrange. J'ai guéri de ma paralysie, alors que j'ai abusé de la fortune de Claire, qui avait épousé ton frère en partie pour aider sa famille au bord de la faillite. Ma pire infamie, je te l'ai confiée le lendemain de nos noces... La lettre de Jean que j'avais brûlée, où il écrivait à Claire qu'il avait survécu au naufrage et qu'il l'attendait en Normandie. À cause de moi, elle souffrait le martyre, elle vivait avec un homme violent et tyrannique. Et en plus, je t'aimais comme une folle et je trompais Guillaume en pensée, sans arrêt, en m'imaginant dans tes bras et non dans les siens. Mon chéri, reconnais que la justice divine, si elle existe elle aussi, aurait dû m'accabler de punitions. Eh bien, non! Je marche, je vis près de toi dans cette magnifique maison et j'ai eu un enfant, notre merveilleuse petite Clara. Va comprendre quelque chose!

Bertrand l'attira sur ses genoux pour enfouir son visage entre ses seins menus. Il se laissa emporter aussitôt par le désir :

– Tu étais la brebis égarée de l'Évangile, celle que le berger accueille avec joie et qu'il soigne mieux que les autres parce qu'il croyait l'avoir perdue. Ou plus simplement, tu n'es pas si mauvaise que ça, au fond de toi... Moi, je t'aime telle quelle, diablesse ou ange!

Bertille ferma les yeux. La chair de cet homme contre la sienne la troublait si violemment qu'elle en gémit de langueur. Ils s'allongèrent devant la cheminée sur un épais tapis de laine et s'embrassèrent longtemps, jusqu'à céder au plaisir d'une étreinte impudique, sous le regard impassible des portraits de la famille Giraud.